

UN APRÈS-MIDI D'UNE FIN DE MOIS DE MARS, Dewi Ayu* se leva de son tombeau, après être restée morte durant vingt et une années. Un jeune berger, réveillé de la sieste sous un frangipanier*, pissa dans sa culotte, puis se mit à hurler. Ses quatre moutons coururent en tous sens entre les stèles de bois et de pierre, comme si un tigre avait bondi parmi eux. Tout ce tumulte était parti d'une vieille tombe anonyme, entourée d'une herbe qui montait à hauteur de genoux, mais dont chacun savait qu'elle était la tombe de Dewi Ayu. Elle était décédée à l'âge de cinquante-deux ans, et vivait maintenant à nouveau, vingt et un ans plus tard, si bien que personne ne savait quel âge lui donner.

Les habitants des villages voisins du cimetière se dirigèrent vers cette tombe aussitôt que le jeune berger les eut avertis. Ils s'attroupaient derrière les haies de cerisiers et de ricins, ainsi que dans la bananeraie, portant leurs enfants, brandissant des balais en fibres de cocotier, tout en enroulant leurs sarongs, souvent maculés par la boue des rizières. Nul d'entre eux n'osait s'approcher, se contentant d'écouter le vacarme venant du vieux tombeau, comme s'ils avaient

* Voir le glossaire en fin d'ouvrage pour les mots suivis d'un astérisque à la première occurrence. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

entouré le vendeur de potions au marché, comme souvent le lundi. Ils avaient même quelque peu espéré un miracle plutôt que le simple tumulte provenant de la vieille tombe, du fait que la femme qui y était enterrée avait été une prostituée au service des Japonais durant la guerre et que les *kyai** répétaient que les personnes souillées de péchés seraient tourmentées dans leur tombeau. Le tumulte était probablement causé par les anges qui la torturaient de leurs fouets. Aussi les villageois avaient-ils l'air de s'ennuyer, espérant quelque autre prodige.

Et ce prodige advint sous la forme la plus fantastique qui soit. Le vieux sépulcre chancela, se brisa, et la terre fut projetée, comme si elle était soufflée par en bas, provoquant une tempête et un léger tremblement de terre. La stèle et l'herbe se mirent à voler et, sous la pluie de terre qui formait comme un rideau, la silhouette d'une vieille femme se dressa, l'air renfrogné et emprunté, encore enveloppée de son linceul, comme si tous deux, la femme et le linceul, n'avaient été inhumés qu'une nuit durant. Les gens hystériques se mirent tous ensemble à pousser des cris, répercutés au loin par les flancs des collines, et à courir de manière plus désordonnée qu'un troupeau de moutons. Une femme jeta son bébé dans les buissons, tandis qu'un père de famille berçait dans ses bras un tronc de bananier. Deux hommes tombèrent dans un fossé, un autre s'évanouit au bord de la route, un autre enfin courut quinze kilomètres sans s'arrêter.

En observant tout cela, Dewi Ayu se contenta de tousser à plusieurs reprises, stupéfaite elle-même de se trouver au milieu des tombes. Elle avait défait les deux fils supérieurs de son linceul et dénoua encore les deux fils qui enserraient

ses pieds pour pouvoir marcher librement. Ses cheveux avaient poussé d'une manière prodigieuse, si bien que, lorsqu'elle les dégagea du tissu de coton blanc qui les enveloppait, ils se mirent à flotter, cinglés par le vent du soir, et à balayer la terre, comme une mousse noire brillant dans une rivière. Son visage était d'un blanc étincelant, malgré sa peau ridée. De ses yeux bien vivants dans leurs orbites, elle scrutait les gens qui s'attroupaient derrière les fourrés, avant que la moitié d'entre eux ne s'enfuît et l'autre moitié ne s'évanouît. Elle grommelait, à l'adresse d'on ne sait qui, que les gens avaient mal agi en l'enterrant vivante.

La première chose dont elle se souvint, ce fut son bébé, qui bien entendu n'en était plus un. Il y avait vingt et un ans, elle était décédée douze jours après avoir donné naissance à une fille laide, si laide que la sage-femme qui l'assistait n'était pas sûre qu'il s'agissait d'un bébé et pensait avoir affaire à un petit tas de merde, parce que le trou d'où sortaient les bébés et celui d'où sortait la merde n'étaient séparés que par un intervalle de deux centimètres. Mais le nouveau-né se tortilla, sourit, et finalement la sage-femme crut qu'il s'agissait bien d'un bébé, et non d'une merde, et elle dit à sa mère, qui était étendue sans force sur son lit et pensait qu'elle n'aurait pas l'occasion de voir son bébé, que ce dernier était bien né, qu'il était en bonne santé et paraissait gentil.

« C'est une fille, n'est-ce pas ? demanda Dewi Ayu.

– Oui, dit la sage-femme, comme les trois autres avant elle.

– Quatre filles, toutes belles, j'aurais dû avoir ma propre maison close, rétorqua Dewi Ayu, d'un air tout à fait mécontent. Dis-moi, elle est belle comme quoi, cette benjamine ? »

Étroitement enveloppée dans un tissu roulé, l'enfant, qui était dans les bras de la sage-femme, commençait maintenant à pleurer et à se démener. Tandis qu'une aide-soignante faisait des allées et venues dans la chambre pour prendre le linge maculé de sang et jeter le cordon ombilical, la sage-femme ne répondit pas à la question de Dewi Ayu, car il lui était impossible de dire que ce nouveau-né, qui ressemblait à un tas de merde noire, était un beau bébé. Elle dit, en s'efforçant d'éluder la question :

« Tu es une femme d'âge mûr, je ne suis pas certaine que tu puisses allaiter ton bébé.

– C'est vrai. Mon lait a été épuisé par ses trois sœurs aînées.

– Et par une centaine d'hommes.

– Cent soixante-douze. Le plus vieux avait quatre-vingt-douze ans, le plus jeune, douze. Il était à une semaine de sa circoncision. Je me les rappelle tous très bien. »

Le bébé se remit à pleurer. La sage-femme dit qu'elle devait chercher une nourrice pour la petite fille. Sinon, elle devrait trouver du lait de vache, du lait de chienne, ou même du lait de souris. « Oui, vas-y », dit Dewi Ayu. « Malheureuse enfant », dit la sage-femme en regardant le visage affligé du bébé. Elle n'était même pas capable de le décrire. Elle se l'imaginait seulement comme un monstre damné de l'enfer. Le corps de l'enfant était tout noir, comme s'il avait brûlé vif, et avait une forme qui ne ressemblait à rien. Par exemple, elle n'était pas certaine que son nez fût bien un nez, car il ressemblait davantage à une prise de courant qu'aux nez qu'elle connaissait depuis sa plus tendre enfance. Sa bouche lui faisait penser au trou d'une tirelire en forme de cochon, et ses oreilles à des queues de casseroles. Elle était convaincue qu'il n'y avait pas de créature au monde plus laide que cette

malheureuse enfant et, si elle était Dieu, il semble qu'elle aurait trouvé plus d'espoir à la tuer qu'à la laisser vivre. Le monde allait se montrer d'une méchanceté impitoyable envers elle.

« Malheureux bébé, dit la sage-femme, avant d'aller chercher quelqu'un pour l'allaiter.

– Oui, malheureux bébé, dit Dewi Ayu en se tordant sur sa couche. J'ai tout tenté pour la tuer. J'aurais dû avaler une grenade et la faire exposer dans mon ventre. Pauvre petite. Tout comme les malfaiteurs, les malheureux ont du mal à mourir. »

Au début, la sage-femme avait essayé de cacher le visage de l'enfant aux voisines qui venaient. Mais, lorsqu'elle leur dit qu'elle avait besoin de lait pour le nourrisson, elles rivalisèrent pour voir le bébé. Pour tous ceux qui connaissaient Dewi Ayu, cela avait toujours été un plaisir de voir les jolies petites filles auxquelles elle avait donné naissance. La sage-femme semblait ne pas avoir la force d'affronter l'attaque des personnes qui écartaient le tissu recouvrant le visage du bébé. Pourtant, quand elles l'avaient vu et hurlaient devant ce spectacle d'épouvante, auquel elles n'avaient jamais été confrontées auparavant, la sage-femme souriait et leur rappelait qu'elle s'était efforcée de ne pas leur montrer cette face infernale.

Elles restèrent encore debout un instant après avoir poussé un cri, avec des têtes d'idiotes frappées d'amnésie, avant que la sage-femme ne s'éclipse.

« Il faudrait la tuer, dit la première femme à sortir de cette amnésie fulgurante.

– J'ai déjà essayé », rétorqua Dewi Ayu en faisant son apparition. Elle ne portait qu'une chemise de nuit chiffonnée,

ainsi qu'un tissu qu'elle avait noué autour de sa taille. Ses cheveux étaient en bataille, comme ceux de quelqu'un qui sortirait d'un combat avec un taureau.

Les femmes la regardaient avec pitié.

« Elle est belle, n'est-ce pas ? demanda Dewi Ayu.

– Hum, oui.

– Il n'y a pas de pires malédictions que d'enfanter de belles filles dans ce monde d'hommes, obsédés par le sexe comme des chiens à la saison des amours. »

Personne ne réagit autrement qu'en la regardant avec pitié, en repensant au mensonge qu'elles avaient proféré à propos de la beauté de la petite fille. Rosinah, la montagnarde muette qui était au service de Dewi Ayu depuis des années, l'accompagna à la salle de bains. Elle avait versé de l'eau chaude dans la baignoire. Dewi Ayu s'y baigna avec un savon soufré et parfumé, aidée de la jeune femme muette qui lui lavait les cheveux avec une décoction d'aloès. Seule cette jeune muette semblait ne pas être secouée par quoi que ce soit, même si elle était au courant de la laideur de la petite fille, car elle seule accompagnait la sage-femme dans son travail. Elle brossa le dos de sa patronne avec une pierre ponce, l'enveloppa dans une serviette et nettoya la salle de bains, tandis que Dewi Ayu avançait vers la sortie.

Quelqu'un s'efforça d'égayer l'atmosphère en disant à Dewi Ayu : « Tu dois lui donner un beau nom.

– Ouais, répondit Dewi Ayu. Son nom est Belle.

– Oh, s'écrièrent certaines, tentant de s'y opposer d'une manière à lui faire honte.

– Ou Blessée ?

– Mon Dieu, pas ce nom.

– Si c'est comme ça, elle s'appellera Belle. »

Elles la considérèrent sans énergie, car Dewi Ayu était entrée dans sa chambre pour s'habiller. Elles se regardèrent entre elles, en imaginant avec tristesse qu'une fille avec des trous de prise électrique dans un visage noir comme du charbon puisse être appelée « Belle ». C'était scandaleux et honteux.

Quoi qu'il en soit, il était exact que Dewi Ayu avait tenté de la tuer, lorsqu'elle s'était rendu compte qu'elle avait été engrossée. Négligeant le fait qu'elle avait déjà cinquante ans passés, son expérience lui avait appris qu'elle était à nouveau en cloque. Comme pour ses autres enfants, elle ne savait pas qui en était le père, mais, contrairement aux autres, elle ne souhaitait pas du tout qu'elle vive. Elle avala donc cinq comprimés que lui avait donnés un infirmier, en les accompagnant d'un demi-litre de soda. Cela suffit presque à la tuer, mais pas son bébé. Elle imagina une autre méthode. Elle demanda à la sage-femme qui devrait extraire l'enfant de son utérus de tuer l'embryon en introduisant un bâtonnet dans son ventre. Elle eut des saignements durant deux jours et deux nuits, le bâtonnet ressortit après avoir éclaté en petits morceaux, mais l'enfant continua de croître. Elle mit vainement en œuvre six autres méthodes pour écraser cet enfant, avant de finir par rendre les armes en gémissant :

« C'est un vrai lutteur. Il veut gagner le combat contre sa mère qui ne l'a jamais battu. »

Elle laissa alors son ventre s'arrondir, suivit le rituel du *selamatan** des sept mois, consentit à accoucher, même si elle refusa de voir le bébé. Elle avait donné naissance à trois filles auparavant. Toutes étaient belles, comme des jumelles dont les naissances auraient été espacées. Elle était lasse de ce genre d'enfants, qui étaient pour elle comme des

mannequins en devanture d'un magasin. Elle ne voulut pas voir la benjamine, car elle était convaincue qu'elle ne serait guère différente de ses trois aînées. Elle se trompait, effectivement, et ignorait encore à quel point sa petite dernière était laide. Même quand les voisines murmuraient entre elles que l'enfant était comme le croisement absurde d'un primate, d'un crapaud et d'un lézard, elle ne comprenait pas qu'elles étaient en train de parler de son bébé. Pareil quand elles racontaient que les chiens sauvages avaient hurlé en forêt la veille, attirant des chouettes, elle ne considérait pas du tout cela comme un mauvais présage.

Une fois habillée, elle retourna s'allonger et réalisa aussitôt combien tout cela l'avait fatiguée : accoucher de quatre enfants et vivre plus de cinquante ans. Et elle en vint à cette prise de conscience affligeante que, si son bébé ne voulait pas mourir, pourquoi ce ne serait pas à elle, sa mère, de disparaître. Elle ne serait pas obligée de la voir grandir et devenir une jeune femme. Elle se leva et marcha en chancelant. Du pas de la porte, elle regardait ses voisines attroupées, qui chuchotaient encore sur son bébé. Rosinah apparut depuis la salle de bains, se tenant debout aux côtés de sa maîtresse, sachant qu'elle lui dirait ce qu'elle avait à faire.

« Achète-moi un linceul, lui dit Dewi Ayu. J'ai offert quatre filles à ce maudit monde. L'heure de mon convoi funèbre est venue. »

Les femmes se mirent à crier en regardant Dewi Ayu d'un air ahuri. Accoucher d'un laideron était une forme de sauvagerie, mais l'abandonner purement et simplement était encore moins civilisé. Mais elles ne dirent rien, se contentant de l'amadouer pour qu'elle ne veuille pas mourir stupidement. Elles lui parlèrent de personnes ayant vécu

plus de cent ans, et Dewi Ayu était encore trop jeune pour mourir.

« Si je vis jusqu'à cent ans, dit-elle d'un ton délibérément calme, alors j'aurai accouché encore de huit bébés. C'est beaucoup trop. »

Rosinah partit lui acheter un tissu de coton qu'elle mit sur-le-champ, même si cela ne suffit pas à la faire mourir. Donc, tandis que la sage-femme faisait le tour du quartier en quête d'une nourrice (même si Dewi Ayu savait que cela ne servirait à rien et qu'elle finirait par donner au bébé de l'eau ayant servi à laver le riz), Dewi Ayu était calmement allongée sur son lit, enveloppée d'un linceul, attendant avec une patience extraordinaire que l'ange de la mort vienne prendre son âme.

Lorsque la période où le bébé buvait de l'eau de riz fut passée, et que Rosinah se mit à lui donner du lait de vache, qu'on vendait au magasin sous le label « lait d'Ours », Dewi Ayu était encore allongée sur son lit, n'autorisant personne à lui amener l'enfant dans sa chambre. Cependant, l'histoire du bébé laid et de sa mère qui dormait enveloppée d'un linceul se répandit aussitôt comme une peste mortelle, amenant des gens non seulement des villages des alentours, mais encore des hameaux éloignés de la région, qui venaient voir ce dont on parlait comme s'il s'était agi de la naissance d'un prophète, comparant les hurlements des chiens aux étoiles qu'avaient vues les Mages à la naissance de Jésus, et la mère enveloppée d'un linceul à une Marie épuisée. Une comparaison exagérée.

Avec l'attitude apeurée d'une petite fille caressant un jeune tigre au zoo, ils se tenaient debout devant le photographe du coin avec le bébé de laide apparence, après être

restés avec Dewi Ayu, toujours allongée avec un calme étrange et absolument pas dérangée par cette impitoyable agitation. Des personnes atteintes de maladies incurables venaient dans l'espoir de toucher le bambin. Rosinah les en empêchait aussitôt, de crainte que leurs germes ne rendent l'enfant malade. En contrepartie, elle mit à leur disposition des cuvettes d'eau de pluie dans lesquelles Belle s'était lavée. D'autres personnes venaient pour obtenir des signes favorables au succès de leurs affaires ou un peu de réussite au tapis de jeu. En sa qualité de nurse de l'enfant, Rosinah la muette avait préparé à l'intention de tous ces gens des troncs, que les billets des visiteurs remplirent vite. La jeune femme avait agi prudemment, prévoyant la possibilité que Dewi Ayu finisse par mourir pour de bon et exploitant ces rares occasions pour obtenir de l'argent, de manière à ne plus avoir à s'inquiéter ni du lait de la marque « Ours » ni de leur avenir à toutes deux. Elle ne comptait absolument pas sur les trois sœurs aînées de Belle.

Mais cette agitation dut rapidement cesser, dès l'irruption de policiers accompagnés d'un *kyai* qui considérait tout cela comme une hérésie. Ce dernier commença même à maugréer, exigeant que Dewi Ayu cesse de se conduire de manière scandaleuse, en la contraignant à se défaire de son linceul.

« Si tu veux qu'une prostituée se déshabille, lui dit Dewi Ayu en le regardant avec insolence, il te faut de l'argent pour me payer. »

Le *kyai* reparti immédiatement, fit une prière pour demander pardon et ne revint plus jamais.

Une fois de plus, la jeune Rosinah fut la seule à ne pas être offusquée par toutes les manifestations de la folie de Dewi

Ayu, et il s'avérait de plus en plus clairement qu'elle était la seule à bien comprendre cette femme. Bien avant d'avoir tenté de tuer son bébé dans l'œuf, Dewi Ayu avait déclaré qu'elle était lasse d'avoir des enfants, et Rosinah avait su en l'entendant qu'elle était enceinte et ne tarderait pas à accoucher. Et il en fut effectivement ainsi. Si Dewi Ayu en avait parlé à ses voisines, qui se livraient aux rumeurs avec plus de ferveur que les chiens n'en mettaient d'habitude à aboyer, elles auraient fait la moue et souri ironiquement en affirmant que c'étaient là des balivernes. Cesse d'abord de te prostituer et tu ne seras plus enceinte, lui disaient-elles. Que ceci reste entre nous : dites ça aux autres prostituées, mais pas à Dewi Ayu. Elle n'avait jamais considéré ses trois, ou plutôt maintenant ses quatre enfants, comme le salaire de la prostitution. Si elles n'ont pas de père, disait-elle, c'est vraiment parce qu'elles n'en ont pas, non parce qu'elles seraient nées de pères inconnus et encore moins parce qu'elle n'était jamais allée devant l'officier d'état civil en leur compagnie. Elle allait même jusqu'à croire que ses enfants étaient les filles de démons.

« Parce qu'un démon n'a pas plus de choses à faire qu'un dieu ou que Dieu, disait-elle. Comme Marie a donné naissance au Fils de Dieu et comme les deux femmes de Pandu* ont enfanté des dieux, mon ventre est l'endroit où les démons ont rejeté leurs enfants, et j'ai donné naissance à des démons. J'en ai assez, Rosinah. »

Comme cela se produisait souvent, Rosinah se contenta de sourire. Elle ne pouvait pas parler autrement qu'en proférant des sons dénués de sens, mais elle pouvait sourire, et elle aimait le faire. Dewi Ayu l'aimait beaucoup, surtout à cause de son sourire, qui lui avait valu le surnom

d'« éléphantéau », parce que les éléphants souriaient toujours, si fâchés qu'ils fussent, comme on pouvait le voir au cirque qui venait en ville pratiquement à chaque fin d'année. Dans une langue de signes qu'on ne lui avait pas apprise à l'école des muets, mais qu'elle avait étudiée toute seule, Rosinah fit savoir à Dewi Ayu qu'elle n'avait aucune raison de se sentir lasse. Elle n'avait pas encore vingt enfants, tandis que Gandari* avait enfanté cent Kurawa*. Cela suffit à faire rire Dewi Ayu aux éclats, elle appréciait le sens de l'humour de Rosinah, qui avait l'humeur enjouée d'un enfant, même si elle aurait pu rétorquer que Gandari n'avait pas donné naissance à cent enfants en cent fois, mais qu'elle avait seulement accouché d'un morceau de chair qui deviendrait par la suite cent enfants.

C'est ainsi que, sans se sentir dérangée le moins du monde, Rosinah continua à travailler. Elle s'occupait du bébé, cuisinait deux fois par jour, nettoyait chaque matin, tandis que Dewi Ayu, allongée presque sans bouger, faisait vraiment penser à un cadavre attendant que les gens aient fini de creuser sa tombe. Cela ne se passait pas toujours comme ça. Si elle avait faim, elle se levait pour manger. Tous les matins et à chaque fin d'après-midi, elle allait à la salle de bains. Mais elle retournait ensuite s'envelopper du linceul, s'allonger toute droite, les deux mains posées sur son ventre, les yeux fermés, esquissant un sourire. Quelques voisins tentèrent de l'épier à travers la fenêtre ouverte. Rosinah s'efforça à plusieurs reprises de les chasser, mais n'y parvint jamais. Et ces gens finiraient par se demander pourquoi Dewi Ayu ne se décidait pas à se suicider. En dehors de son habitude de leur répondre par des phrases sarcastiques, Dewi Ayu continuait à ne pas bouger.

La mort qu'elle attendait vint finalement le douzième jour après la naissance de la vilaine Belle, c'est du moins ce que tout le monde crut. Des signes funèbres étaient apparus dès le matin (elle mourut l'après-midi), lorsqu'elle demanda à Rosinah qu'on ne grave pas son nom sur la stèle, quand elle serait morte. Mais elle souhaitait qu'y figure cette épitaphe avec ses mots à elle : « J'ai donné naissance à quatre enfants, et je suis morte. » Rosinah avait une très bonne oreille, et elle pouvait lire et écrire, aussi rédigea-t-elle intégralement ce message. Mais l'imam qui présidait à son inhumation refusa d'exaucer sa demande, qu'il considérait comme une folle entreprise susceptible d'accroître le nombre de ses péchés, et il décida qu'on n'écrive rien du tout sur la stèle de cette femme.

Elle fut découverte l'après-midi par une voisine qui l'épiait par la fenêtre, dormant d'un sommeil très paisible, telle qu'on l'avait vue ces derniers jours. À cette différence près qu'une odeur de borax flottait dans la chambre. Rosinah en avait acheté à la boulangerie et Dewi Ayu s'était enduite de ce conservateur, que les gens utilisaient aussi parfois pour le mélanger avec les nouilles aux boulettes de viande. Rosinah avait laissé cette femme faire tout ce qui se rapportait à son obsession de la mort. Et même si elle lui avait demandé de lui creuser une tombe et de l'y enterrer vive, elle se serait exécutée et aurait considéré tout cela comme une manifestation éclatante du sens de l'humour de sa maîtresse. Mais ce ne fut pas pareil avec sa malveillante voisine. Cette voyeuse franchit le seuil d'un bond, en pensant que Dewi Ayu en faisait trop.

« Écoute, putain qui a couché avec tous nos hommes, dit-elle avec quelque rancune. Si tu veux mourir, alors meurs